

[1]

Lorsqu'en 1902 fut annoncé que le célèbre assassin Ranquilef, pupille indien de la Mission Salésienne du Neuquén, serait transféré à l'hospice Don Bosco de Terre de Feu, les vieillards qui logeaient dans cette maison se mutinèrent contre son directeur, le père Don Bartolomeo Anchieta.

Un orgueil pointilleux de pionniers – ils avaient en d'autres temps décimé des tribus entières – leur interdisait de manifester une peur quelconque ; mais, convoqués de nuit dans le bureau du recteur, ils dénigrèrent profusément les coutumes des tribus nomades, lesquelles ont en horreur les cellules et les jardins et non seulement négligent les anciens mais, quand ces derniers ne sont plus en état de supporter les longues migrations, les étranglent. Le révérend père Anchieta, arborant son sourire politique, répliqua que le transfert de Ranquilef était « chose décidée » : la congrégation salésienne ne pouvait pas consentir à ce qu'un de ses pupilles étrennât le flambant pénitencier d'Ushuaia, et encore moins à ce que l'épouse et les deux jeunes enfants de l'assassin se retrouvassent seuls au monde. Outrés, les vieillards menacèrent d'abandonner l'asile, mais le père Anchieta se borna à sourire de nouveau : bien que les fils, petits-fils et arrière-petits-fils des vieillards fussent ponctuels à verser leur quote-part à l'établissement, celle-ci n'était pas tant le témoignage d'un souvenir personnel qu'un tribut à l'Histoire, et il n'y avait pas place pour les fondateurs dans la prospère Ushuaia.

Parmi les pensionnaires les plus éminents figurait Miss Emily Fairchild, l'illustre naturaliste qui, enfant, avait mené Charles Darwin par les sentiers les plus secrets de l'île, voire l'avait délivré d'un de ces pièges que les Indiens ont tendaient sous la neige. Selon les chroniques, ce fut elle qui conçut un plan de résistance civile, lequel, encore qu'il n'excédât point les facultés des mutins, aurait pu être de conséquence, car il prescrivait à tous les anciens de se barricader



dans leurs cellules et de refuser nourriture et soins médicaux à compter de l'arrivée de l'Indien et aussi longtemps que le père Anchieta ne se déciderait pas à l'expulser. Mais il advint que Ranquilef, dès qu'il se vit dans la cellule, fut pris de folie, cassa une bouteille de sirop et, saisissant un morceau de verre, somma le père gardien de ne pas s'opposer à leur fuite ; le prêtre était armé mais la réputation de l'assassin fut la plus forte, et les quatre Indiens sautèrent par la fenêtre et s'évanouirent dans les bois à l'instant précis où le navire du Président de la Nation entra majestueusement, pour cause d'inauguration du pénitencier, dans la baie d'Ushuaia.

On dit que le général Roca était affable de nature et que l'âge l'avait rendu indulgent à l'égard des vellétés humanistes des prêtres, auxquelles il devait pourtant les pires ulcères de sa jeunesse ; mais à peine eut-il été informé de la récidive du nomade criminel, il feignit de perdre patience et, quoiqu'il n'y eût pas nécessité d'une expédition punitive (car l'hiver s'approchait et les Indiens n'auraient pas tardé à mourir de faim et de froid ou dévorés par les loups), il prit la tête d'un détachement de fusiliers et se lança à la poursuite des fugitifs, contraignant le père Anchieta en personne à les guider à travers la forêt labyrinthique. De sorte qu'enfermés dans leurs cellules et frustrés du scandale qu'ils rêvaient de déchaîner, les vieillards entendirent, effarés, les va-et-vient d'une chasse qui, les Indiens pampa ne possédant pas l'expérience de cette contrée, se déroula à la vitesse d'un cauchemar.

Les chroniques journalistiques rapportent que Ranquilef, constatant qu'il était pourchassé, voulut que son fils aîné, Nipau, regagnât la Mission, mains en l'air, mais celui-ci, quand les balles commencèrent à siffler au-dessus de sa tête, revint sur ses pas et pénétra derechef dans les bois où il était guetté, non par ses parents, mais par une meute de loups affamés. Le soir tombait lorsque le général Roca aperçut Ranquilef et sa femme à l'entrée d'une grotte, si près qu'au premier tir l'Indien roula sur la pente hérissée de *colihues*. La femme, affolée de peur ou de douleur, courut chercher





refuge dans la caverne, et il fallut s'y engager avec des torches et, quand finalement l'Indienne se rua sur le général, la transpercer d'un coup de baïonnette. À l'hospice, les prêtres étaient amplement pourvus de cercueils, et sur le blanc tillac du navire présidentiel, flanqués du général Roca et de soldats à l'alignement, les bières dans lesquelles reposaient les corps des Indiens semblaient être les dépositaires du secret sur quoi les anciens avaient construit la Nation, et que l'époque actuelle avait oublié ignominieusement.

Et cependant le fin mot de l'histoire n'avait pas été prononcé, car dès que se fut retiré le dernier visiteur et que le silence – ce silence surhumain qui prélude à la chute de neige – régna de nouveau, au loin un hurlement de détresse déchira la paix de la forêt et contraignit les vieillards à sortir les uns après les autres de leurs cellules et à s'enfoncer parmi les arbres, aussi sûrs de leur direction qu'incertains de leur destination, à l'instar des dernières volées d'oiseaux qui traversent le ciel, en route pour le Nord. Les vieillards mirent une obstination de limiers à suivre les pas des Indiens dans la forêt ; deux heures déjà s'étaient écoulées lorsque Miss Emily retira d'une flaque d'eau un ruban à cheveux, taché de sang, et au même instant une plainte chétive lui fit lever la tête vers la plus haute branche d'un araucaria d'où, suspendue par une jambe, pendulait la petite Likán, la plus jeune enfant de l'assassin.

Le révérend père Anchieta, rongé par le remords, ordonna de descendre la fillette moribonde avec une onction égale à celle dont firent preuve les femmes de Jérusalem lorsqu'elles enlevèrent le corps de Jésus, et quoiqu'il hésitât à la confier aux bras des vieillards, il finit par céder à leurs instances, et ceux-ci la transportèrent diligemment jusqu'à l'infirmerie. Les observant qui marchaient à la file, taciturnes et contrits, sous les premiers flocons de l'hiver, le père remerciait Dieu de ce qu'enfin la charité avait remplacé la haine dans ces cœurs endurcis. Mais en son for intérieur il en doutait : se conformant à l'ancienne coutume protestante de lire dans chaque embûche du destin une parole du langage





secret de Dieu, les vieillards ne croyaient pas que Likán dût à un piège on a d'avoir échappé à la tuerie. Pour eux Likán était un message – ce message qu'ils avaient tant attendu afin de pouvoir appréhender le non-sens de leur propre histoire.

[2]

« En réalité, écrit le père Anchieta dans ses mémoires, pour nous qui étions ni Indiens ni pionniers ni très âgés, il fut toujours difficile – avouons-le – de comprendre la raison ultime pour laquelle ce balbutiement d'humanité qui avait pour nom Likán capta si exclusivement l'attention des vieillards et les réunit autour de sa couche de malade comme le feu de l'âtre au pire de l'hiver. » Sans qu'il y eût la moindre concertation, les vieillards perdirent l'habitude, et de se retrancher pendant des heures sur l'embarcadère, et de faire les cent pas au long de la clôture barbelée, et de proclamer des mérites anciens que plus personne n'était disposé à leur reconnaître, et de harceler les infirmiers d'exigences absurdes comme s'ils se vengeaient sur eux d'un monde qui les avait relégués dans l'oubli. Ils s'abîmaient dans la contemplation sans fin du maigre corps dévêtu, fascinés comme on peut l'être par un cours d'eau ou la flamme du foyer, sans espérance aucune mais sans fléchissement de leur attention, et avec la secrète certitude que viendrait, de par la seule attente, la révélation du mystère de la vie. « Et ce fut ainsi que nous les prêtres fûmes amenés à encourager cette garde vigilante – leur apportant chaises et couvertures et collations –, qui effaçait l'agressivité de la révolte en même temps qu'elle préservait la solidarité entre les vieillards, lesquels par ailleurs, à force de regarder encore et encore, apprenaient et changeaient. »

Dans les premières heures de veille, tandis que la fièvre convoquait autour du lit de souffrance de Likán les scènes de son passé et que la fillette gesticulait et hurlait dans sa langue incompréhensible, les vieillards découvrirent peu à peu la tragédie des nomades et les horreurs de la persécution et de





l'extermination, et cette vulnérabilité que leurs ennemis avaient toujours cachée sous un masque d'inflexibilité. Et quand plus tard quatre infirmiers prétendirent l'amener à la salle d'opération où elle devait être amputée de sa jambe gangrenée, la résistance qu'elle leur opposa fut si violente que les vieillards comprirent alors les meurtres de Ranquilef, de cet homme qui avait égorgé quatre soldats d'un poste frontière pour échapper à l'enfermement dans la Mission Salésienne. Sous l'action de la morphine et du chloroforme, Likán demeura prostrée la semaine qui suivit, mais les vieillards restèrent en faction à son chevet, comme si ce corps immobile leur parlait plus clairement que n'importe quel geste, et que le moignon fût la parole que son être invalide articulât le mieux.

Le révérend père Anchieta, qui déjà songeait à faire de l'enfant, au cas où elle survivrait, un second Ceferino Namuncurá, fit de fréquentes apparitions dans la chambre, et notant la passion avec laquelle les vieillards commentaient à voix basse les milliers de conjectures que leur inspirait Likán, il se demandait si pareil intérêt ne dissimulait pas le plaisir de la voir souffrir, « car en vérité il faudrait être bien naïf pour confondre cette passion des vieillards avec la simple tendresse ou la pitié chrétienne ». Jugement qui de toute évidence était une calomnie, attendu que les vieillards qui moururent en nombre au cours de cette période montrèrent non pas le soulagement coutumier mais l'angoisse que leur valait l'obligation de quitter ce monde avant d'avoir été touchés par l'imminente révélation. Attendu également qu'à peine Likán se fut-elle réveillée avec une expression d'étonnement suggérant qu'elle aurait préféré les tourments de la fièvre à ceux de la réalité, et eut-elle été livrée à son destin, les vieillards se disputèrent le privilège de l'aider à survivre.

Madame Cora Wilkins, ex-tenancière du principal bordel de Punta Arenas, se remémora ses jours anciens de cousette à Liverpool et confectionna pour l'enfant des vêtements qui, de coupe victorienne, ressemblaient étrangement à ceux que portaient les vieilles. De monsieur Oliver Matthew Bowles, ex-charpentier de la marine, on raconte qu'il





consacra le dernier jour de sa vie à fabriquer une petite béquille, laquelle permit à Likán, sous la conduite de Mrs O'Connor, ex-infirmière en chef de l'Hôpital Britannique d'Ushuaia, de faire ses premiers pas dans les jardins de la Mission et sur les plages de galets et ainsi de recouvrer son instinct atavique de l'errance. Catherine Dobson, une poète que le mal de Parkinson avait contrainte de renoncer à la lyre, la reprit brièvement afin de peindre dans une ode le regard de la fillette scrutant au travers des barbelés de la Mission les collines boisées ou l'horizon de la mer, *comme si elle attendait un message* et que son attente eût rempli d'espoir les vieillards. Non, ils ne l'aimaient pas, ajoute le poème de Mrs Dobson, mais ils sentaient que nul mieux que Likán, exilée d'un monde qui n'existait plus que dans sa mémoire, n'était capable de les comprendre. Elle ne les aimait pas plus qu'ils ne l'aimaient, mais elle recherchait spontanément leur présence, parce que dans cet univers de cellules et de jardins seuls les vieillards – lesquels restaient peu de temps auprès d'elle puis partaient pour l'au-delà – étaient pareils aux nomades. Et parce que Likán, si en vérité elle pouvait les voir, reconnaîtrait ses pairs dans les vieillards bannis non d'une terre mais de la compréhension, et attendrait *d'eux*, peut-être, un message. Un message qui finalement arriva deux ans après le drame, envoyé depuis l'autre extrémité de l'île, à savoir de la Mission Anglicane de Harberton.

En effet, une dépêche du révérend Clifford N. Bridges leur apprit comment par une nuit d'un long et pénible hiver, et alors qu'en compagnie de sa fille il exterminait une meute de loups surpris à calmer les affres de la faim aux dépens de ses brebis, il avait identifié dans l'animal particulièrement aguerri et féroce, qui soudain avait sauté à la gorge de la robuste Edith, le fils disparu de Ranquilef – Nipau –, lequel, ayant été adopté par la bande, avait conservé ses mœurs de nomade et de sauvage. Des mois durant, appliquant les méthodes infaillibles de la Société Missionnaire, la demoiselle Bridges s'était évertuée à civiliser l'enfant-loup pour arriver à la conclusion que l'unique



moyen de réconcilier le garçon avec son histoire serait de lui faire rencontrer la seule personne susceptible de compter pour lui : sa sœur. On dit que le père Anchieta, prémuni contre les expériences religieuses et les dangers extrêmes de leur publicité, voulut empêcher la venue du frère, mais il dut finalement s'y résigner car le rêve de retrouvailles logeait au plus profond des cœurs d'Ushuaia : les fils, les petits-fils et les arrière-petits-fils des vieillards avaient hérité l'illusion d'un retour à cette terre qu'ils ne connaissaient pas mais que chacun désignait par un nom différent : Londres, Rye, Cornouailles... Tandis que les vieillards, maintenant que l'Angleterre n'était plus, aspiraient seulement à rejoindre l'Histoire.